

Le débat : la littérature peut-elle sauver le monde ?

La littérature est au centre des préoccupations de Passa Porta et donc de son festival. Qu'est-ce que la littérature, quelle est sa finalité, quel est son pouvoir ? Dans ce monde où les certitudes s'affrontent, où chacun se drape dans sa vérité, la littérature peut-elle jouer un rôle ? La littérature peut-elle sauver le monde ? Nous avons posé la question à deux écrivaines belges, Nathalie Skowronek et Annelies Beck. Une francophone, une néerlandophone, à l'image de Passa Porta.

La littérature peut-elle sauver le monde ? Première réaction ?

Nathalie Skowronek.

D'abord, c'est une chance que la question soit posée. On pourrait être dans un monde où on ne se soucie même pas de savoir si la littérature a la possibilité de le sauver. Spontanément, je vais répondre oui, mais en n'y croyant pas tout à fait. Mais oui, parce que si on n'y croit plus nous-mêmes, alors qui le ferait ? Il fut un temps où la littérature avait le pouvoir de sauver le monde et a joué ce rôle. Voltaire, Rousseau, c'étaient des écrivains et des philosophes qui ont changé le monde, réellement. Voltaire avec l'idée d'une justice laïque, Rousseau avec son contrat social et la réforme de l'éducation. Ils avaient l'ambition et le pouvoir de transformer le monde.

Annelies Beck. *La littérature n'est obligée à rien. Mais elle peut agir. Peut-être ne peut-elle pas changer le monde mais elle peut changer les lecteurs. Et c'est beaucoup. En inspirant de l'empathie avec ses personnages, le roman peut mener à une action, un engagement, avoir un impact sur le monde. L'écrivain nigérian Ben Okri a dit que la stimulation de l'imagination à travers la littérature entraîne l'audace de croire en une alternative.*

C'est donc un passeport entre les gens et entre les cultures ?

N.S. *L'écrivaine franco-sénégalaise Fatou Diome dit avoir compris son vieux pêcheur de grand-père en lisant Le vieil homme et la mer de Hemingway. Oui, la littérature crée des passerelles, met du langage entre les gens. Mais la littérature, c'est d'abord*

une somme de singularités. C'est un rapport très individuel au texte. Ça génère des transformations individuelles, singulières qui, petit à petit, se répandent. La littérature tend un miroir au monde. Et renvoie des images : on est dans le monde du XVIII^e, on descend dans la mine avec Germinal, on regarde la bourgeoisie avec Balzac, on se cache avec Salman Rushdie. La littérature nous donne des mots et nous fait vivre des vies qui ne sont pas les nôtres.

C'est une porte ouverte sur le monde et donc sur l'éventuelle compréhension de ce monde.

A.B. *Oui, mais ça peut être aussi un mur. On ne peut pas toujours tout comprendre. La littérature est très diverse, elle peut être tant de choses, elle n'aide pas nécessairement à établir cette rencontre avec l'autre, elle peut heurter, être disruptive, mais là aussi ça fait réfléchir, ça fait réaliser qu'il y a des difficultés, des manières de penser qui sont difficiles à entrevoir. C'est une autre réalité à gérer.*

Le rôle de l'écrivain n'est-il pas d'ouvrir la porte pour voir ce qu'il y a derrière ?

N.S. *Jaime l'idée que parfois les textes sont en avance sur les écrivains. Parfois ceux-ci ouvrent des portes mais ne savent pas plus que le lecteur ce qu'il y aura derrière. Le Soumission de Houellebecq, je ne l'ai pas lu, mais ce qui m'intéresse c'est que Houellebecq affirme qu'il l'a écrit parce qu'il devait l'écrire et après, lecteurs, débrouillez-vous.*

A.B. *Les écrivains n'ont pas nécessairement d'agenda. Ils peuvent être curieux, vouloir rechercher quelque chose, analyser un phénomène qui est très hot dans la société, oui, mais ils n'ont pas un rôle à jouer consciemment.*

N.S. *Notre job à nous, c'est de croire au pouvoir des livres, même si on ne sait pas quelle est la nature de ce pouvoir. Croire que ça peut véhiculer quelque chose, transformer, faire réfléchir, émouvoir, troubler. Un livre n'est pas innocent, il est porteur de quelque chose.*

A.B. *L'écrivain exprime déjà une forme d'engagement en se retirant du monde pour prendre le temps de réfléchir et d'écrire, de s'immerger dans une histoire, de lutter avec le langage. Ce n'est*

pas facile d'écrire. Pour créer, il faut se retirer un peu du monde.

N.S. *L'écriture, c'est en effet d'abord de la création, c'est un récit. Après certains se positionnent, partagent des idées, révolutionnent sans s'en rendre compte. Avant, c'était l'écrivain qui disait le monde. Virgile disait la nature, Homère les voyages, Maeterlinck les abeilles. Aujourd'hui, il y a énormément de concurrence : le monde est dit par plein de sources différentes. Madame Bovary, c'est Desperate Housewives, Monte Cristo c'est Homeland. La vraie question actuellement, c'est : quelle est la place de la littérature, que peut-elle apporter de différent ?*

A.S. *La réponse réside pour moi dans l'imagination. Comme l'écrivain, le lecteur se retire de tout ce bruit de chaque jour pour adopter un point de vue en surplomb, vu du ciel. C'est un moyen pour mieux comprendre le monde, mais aussi pour se calmer, pour méditer.*

N.S. *Les séries montrent le réel : on est dans un hôpital ou dans le bureau de la Maison-Blanche. La grande différence, c'est qu'en littérature, c'est le lecteur qui produit ses propres images. La littérature crée beaucoup plus d'imaginaire et le lecteur est beaucoup plus acteur. On mise plus sur l'intelligence du lecteur, sur sa capacité à créer son propre monde alors qu'au cinéma on fournit le monde.*

A.B. *On dit que la littérature souffre à cause de l'internet et de la télé. Mais la littérature agit aussi sur la télé. Je pense à The Wire ou à True Detective, très influencés par la littérature : on n'explique pas tout, le téléspectateur doit s'investir.*

N.S. *Ce qui est beau dans la littérature, c'est qu'elle pose plus de questions qu'elle ne donne de réponse. La littérature est moins là, je crois, pour comprendre le monde que pour le regarder, pour le capter, pour tendre le miroir.*

A.B. *On dit que le roman est mort, moi je n'y crois pas. Au contraire, il est très vivant. Je crois à la vitalité de l'écrit. Mais le sens de la littérature, c'est que l'imagination est activée, il faut participer. C'est une interactivi-*

te entre l'écrivain, le texte et le lecteur.

N.S. Dans la littérature, il y a de la chair, c'est de la parole qui s'incarne. On peut lire des livres d'histoire, des essais, avoir accès à énormément d'informations, mais quand celles-ci passent par un récit, quelque chose s'incarne, le lecteur est plongé dans l'histoire, la littérature prend toute sa puissance. On est parti dans les grandes idées de sauver le monde, mais la littérature c'est aussi ce contact très intime avec des livres très intimes.

Sauver le monde, c'est d'abord se sauver soi ?

N.S. Oui. Ecrire, c'est d'abord une démarche individuelle. On essaie d'être des capteurs, des éponges, une caisse de résonance. Mais au centre, c'est nous. Je ne crois pas qu'on s'oublie complètement.

A.B. Il faut parfois plonger plus profondément en soi pour se connaître mieux. L'originalité de l'écrivain a son origine en soi. C'est dans cette originalité qu'il peut trouver quelque chose d'universel.

Et donc enrichir le lecteur.

N.S. Oui, certainement. Donner des DIX LIVRES QUI ONT SAUVÉ LE MONDE



Don Quichotte
Cervantes
1605 et 1615
Parce que sous la forme épique et amusante du roman, derrière l'aventure et les démons, Cervantes réalise une véritable satire sociale et politique de la société de son époque et de ses mœurs, rimant jusqu'à l'absurde.



L'Encyclopédie
Diderot et d'Alembert
1751-1772
Parce que, sous le couvert de réaliser un Dictionnaire mesuré des sciences, des arts et des métiers, ce qui est déjà considérable, les auteurs publient un véritable brûlot politique, qui mènera à la Révolution.



Les Misérables
Victor Hugo
1862
Parce que cette gigantesque fresque parle du peuple. De ses grands, mais surtout de ses difficultés, de ses bassesses. On ne peut plus penser comme auparavant après avoir vu les Thénardières, Cosette et Gavroche vivre.



De la Terre à la Lune
Jules Verne
1865
Parce que l'histoire dépasse les frontières de la Terre pour s'en aller vagabonder dans l'Espace. L'aventure de l'humanité devient aussi scientifique et le cosmos est à notre portée.



1984
George Orwell
1949
Parce qu'Orwell invente Big Brother, qui reste aujourd'hui le symbole bien vivant d'une société policière, totalitaire, dévouée à la sécurité et à la surveillance. A-t-on jamais mieux parlé du totalitarisme que dans ce roman ?



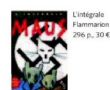
Fahrenheit 451
Ray Bradbury
1953
Parce qu'on découvre, ahuris, qu'un régime politique peut vouloir la mort des livres jusqu'à les brûler. Et, heureux, que des hommes et des femmes les apprennent par cœur pour ne pas oublier leur sagesse et leur insolence.



Sur la route
Jack Kerouac
1957
Parce que Kerouac a montré qu'il existait une autre façon de vivre et a engagé toute une génération à se dégager des entraves du quotidien pour vivre plus libre.



Une journée d'Ivan Denisovitch
Alexandre Soljenitsyne
1962
Parce que, dans ce court roman, Soljenitsyne ouvre les yeux de l'Union soviétique et de l'Occident sur la face noire du communisme : les camps de travail, les goullags, les privations, les punitions...



Maus
Art Spiegelman
1970-80
Parce que Spiegelman utilise le média populaire qu'est la BD pour raconter la Shoah, à travers les yeux de son père, rescapé des camps. Une œuvre forte, puissante, qui émeut, entraîne, scandalise.



Le nom de la rose
Umberto Eco
1980
Parce que l'écrivain italien montre qu'on peut allier le grand roman populaire, le roman policier, les préoccupations morales et métaphysiques, la lutte contre l'obscurantisme et la recherche de la vérité.

clés, mettre des mots, ouvrir à des émotions.

A.B. Ça peut être aussi simple qu'être touché par la beauté d'une phrase.

N.S. « La beauté sauvera le monde », a dit Dostoïevski.

Toute littérature est-elle bonne à susciter cette compréhension du monde ?

A.B. Je ne crois pas. Lire pour s'échapper du monde, pour s'amuser, je n'ai rien contre. Mais on ne peut parler de littérature que s'il y a une forme d'engagement, s'il y a quelque chose en jeu, même si une œuvre littéraire peut aussi s'offrir des moments de relaxation.

N.S. Les livres de divertissement, ce n'est pas méprisable. Mais la quête d'écriture, apporter de la beauté, un regard, bouleverser, c'est autre chose. Mais la limite est floue et on est très mal placés, nous, pour dire à quel moment c'est de la littérature et à quel moment c'est du roman de gare.

La littérature nous rend-elle meilleurs ?

N.S. Je crois. Elle nous confronte à notre complexité, à l'ambivalence des choses, à la multiplicité des couches.

A.B. Elle offre davantage de questions que de réponses, et c'est ça la richesse, l'intérêt de la littérature. Elle montre que rien n'est simple, que tout est multiple, complexe, elle nous apprend à nous positionner, à réfléchir à ce qu'on pense.

Le lecteur doit-il être actif ?

A.B. Oui, mais ce n'est pas une torture, une souffrance... On a un esprit riche, avec beaucoup de potentiel. La littérature, c'est la clé pour l'activer. C'est merveilleux. C'est un cadeau.

Propos recueillis par
FLAVIE GAUTHIER

et JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Nathalie Skowronek participe au débat

« La littérature de l'avenir », Grand Foyer de La Monnaie, dimanche 29 à 12 h.

Annelies Beck parle de littérature et information avec Marc Reynebeau, dimanche 29 à 12 h 15 au Muntpunt et interviewe Ian McEwan à Bozar, dimanche 29 à 18 h 15.

Nathalie Skowronek

Ecrivaine belge. 41 ans. Vit à Uccle. Etudes de philologie romane.
« Karen et moi » (Arléa, 2011) raconte la fascination d'une femme pour l'écrivaine danoise Karen Blixen.
« Max, en apparence » (Arléa, 2013) a été finaliste du Prix Rossel.
Le 2 avril sort « La Shoah de M. Durand » (Gallimard) : un essai ? Plutôt une réflexion littéraire, dit-elle.

Annelies Beck

Ecrivaine et journaliste belge néerlandophone. 41 ans. Vit à Schaerbeek. Etudes d'histoire. Travaille pour Terzake. Un roman, non traduit : « Over het kanaal » (De Geus, 2011). Publie bientôt « Toen de zee stil was » (Lannoo) avec une jeune animatrice, un conte philosophique sur le silence. Travaille à un deuxième roman, prévu pour 2016.